



Créer ‘un type canadien dans le domaine de l’intelligence’ : la Société des Amis contemporaine de l’Institut canadien de Montréal (1844-1848)

Creating ‘a Canadian type in the field of intelligence’: the Société des Amis, contemporary of the Institut Canadien of Montreal (1844-1848)

Yvan Lamonde

Numéro 71, 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1045195ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1045195ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamonde, Y. (2017). Créer ‘un type canadien dans le domaine de l’intelligence’ : la Société des Amis contemporaine de l’Institut canadien de Montréal (1844-1848). *Les Cahiers des dix*, (71), 65–90. <https://doi.org/10.7202/1045195ar>

Résumé de l'article

L'histoire de la société-soeur de l'Institut canadien de Montréal, la Société des Amis, fait ressortir la trame économique et intellectuelle de la décennie 1840 : l'idée et la réalité du libre-échange. De même que les traités constitutionnels s'étaient imposés en 1791, les traités d'économie politique deviennent incontournables autant chez un Amédée Papineau que chez un Étienne Parent. Comme si on avait identifié une épistémè, une trame de changement.

Créer ‘un type canadien dans le domaine de l’intelligence’ : la Société des Amis contemporaine de l’Institut canadien de Montréal (1844-1848)

YVAN LAMONDE

Contemporaine de l’Institut canadien de Montréal fondé en décembre 1844, la Société des Amis, lancée en novembre de la même année, invite à revoir le contexte d’émergence du mouvement associatif au Bas-Canada et, du coup, à scruter le rapport de cette mouvance culturelle de 1844 aux évènements de quête d’indépendance de 1837 et de 1838. L’association patriotique a-t-elle marqué l’association « littéraire » ? Les années 1837 et 1838 ont-elles différé un décollage culturel ? Quel était le coefficient d’avancement culturel du Bas-Canada, à Québec, à Montréal en 1837 ? Qu’a-t-il permis, qu’a-t-il différé ? Peut-on parler d’une « reconstruction » économique après 1840, comme on a parlé d’une « reconstruction » religieuse ici, au même moment, comme on l’a fait aux États-Unis après la Guerre civile ? À quelle enseigne cette reconstruction locale est-elle placée ? Telles sont les questions directrices de notre étude.

La poussée culturelle et l’effervescence intellectuelle vers 1837

De façon à bien saisir l’esprit des conditions d’émergence requises au développement des associations littéraires ou culturelles en milieu colonial, on se demandera quel état d’avancement culturel colonial était requis pour qu’Emerson ait pu faire son fameux discours à Harvard sur « the American Scholar » en août 1837. Sans faire ici l’histoire culturelle et intellectuelle comparée de la Nouvelle-

Angleterre et du Bas-Canada durant la décennie 1830, c'est à l'aune de cette référence qu'on prendra la mesure de la dynamique culturelle de la colonie et surtout de Montréal au milieu des années 1830.

La mesure démographique s'impose d'abord. De 1828 à 1837, 56 000 immigrants britanniques débarquent au port de Québec et, en particulier, des Irlandais à compter de 1833. L'effet premier de cette composante est de transformer Montréal et Québec vers 1835 en villes majoritairement anglophones, légèrement majoritaires, mais majoritaires jusqu'au milieu de la décennie 1860. Québec est encore plus peuplée que Montréal, mais la situation s'inverse au milieu des années 1840. La population anglophone, concentrée dans les agglomérations importantes et qui dispose des moyens économiques de ses politiques, y développe les institutions qu'elle a connues en métropole, y compris les formes culturelles : école, presse, bibliothèques, librairies, salles de nouvelles, associations.

Au milieu de la décennie 1830, la bourgeoisie de professions libérales – médecins, avocats, notaires, arpenteurs – a atteint un plateau directement proportionnel au déclin des membres du clergé, qui connaîtra un nouveau décollage à compter de la décennie 1840. Bourgeoisie de professions et d'idées libérales. La dynamique politique s'est mise en branle avec le deuxième projet d'union du Bas et du Haut Canada en 1822 et culmine en 1834 avec l'énoncé de 92 doléances et aspirations auxquelles la métropole mettra trois ans à donner une réponse, négative¹.

Un premier décollage structurel trouve place dans l'instruction publique. Après le succès relatif de la loi dite des Fabriques de 1824, la loi des écoles de la Chambre d'assemblée de 1829 donne des résultats significatifs jusqu'à sa non-reconduction par le Conseil législatif anglo-aristocratique en 1836. Le nombre d'écoles était passé de 325 en 1828 à 1 372 en 1835, celui des écoliers de 11 679 à 53 377. Quant aux instituteurs, ils sont 468 en 1829, 1 305 en 1831. Par l'indice des signatures au mariage, on évalue alors à 25 % le taux d'alphabétisation moyen du Bas-Canada, à 33 % celui des villes de Québec et de Montréal.

Doublement structurante est la mise en place de la presse rendue possible par l'introduction de l'imprimerie en 1764 et qui sera, selon la formule de l'époque, « la bibliothèque du peuple ». Quarante journaux paraissent de 1815 à 1840, francophones pour moitié, anglophones pour moitié alors que les anglophones ne comptent que pour 15 % de la population. Vingt-quatre titres paraissent à Montréal dont 19 francophones, huit à Québec dont cinq de langue française. Il

1. Pour le détail des sources, YVAN LAMONDE, *Histoire sociale des idées au Québec. I: 1760-1896*, Montréal, Fides, 2000, chapitre V (à paraître chez Lux éditeur en mars 2018).

suffit de lire *La Minerve* (1826) et la troisième série du *Canadien* (1831) à la devise programmatique – « Nos institutions, notre langue, et nos lois » - pour comprendre que la vie culturelle et le débat intellectuel sont installés de façon irréversible. On peut ajouter *The Vindicator*, la bilingue *Gazette de Québec*, *l'Ami du peuple*, de *l'ordre et des lois*. Michel Bibaud tient à bout de bras deux revues encyclopédiques, la *Bibliothèque canadienne* (1825-1830) et le *Magasin du Bas-Canada* (1832) et publie une *Histoire du Canada* en 1837 au moment même où François-Xavier Garneau amorce la sienne, dont le premier tome paraîtra en 1845. Mais c'est en lisant, aujourd'hui, l'histoire du Canada du patriote républicain et révolutionnaire Cyrille-Hector-Octave Côté, qu'il publie en anglais à compter de 1839 dans le *North American* de Swanton, au Vermont où il est exilé, qu'on comprend comment l'idée d'indépendance politique naît en même temps que l'idée d'un commencement et d'une histoire à narrer². Bibaud l'a fait, Garneau et Côté le font.

Un contemporain montréalais peut alors trouver à lire la production littéraire et historique française à la librairie Fabre de Montréal ; le fonds de commerce de la maison est impressionnant. Ce contemporain peut aussi publier : l'imprimeur de *La Minerve*, Ludger Duvernay, peut, seul ou en partenariat avec le libraire Fabre, imprimer un manuel scolaire, un recueil de poèmes comme celui de Bibaud en 1830³. L'infrastructure culturelle permet une première production symbolique, une stylisation de l'expérience vécue. Une poésie romantique et souvent patriotique trouve dans les journaux un lieu durable d'expression. En 1837, Philippe Aubert de Gaspé fils part des mœurs locales pour publier à la manière d'Eugène Sue un roman, *Le Chercheur de trésors, ou l'influence d'un livre*. La même année François-Réal Angers prend prétexte de la chronique judiciaire de Québec pour raconter les *Révélation du crime de Cambrai*. L'année suivante, Napoléon Aubin lance dans *Le Fantastique* de Québec l'idée d'un répertoire national de littérature, mais le matériel et les souscripteurs manquent. C'est James Huston qui publiera ce répertoire dix ans plus tard.

Si le drapeau étatsunien, le *Star Spangled Banner*, compte 26 étoiles en 1837, au Bas-Canada un symbole de ralliement indique de premiers tâtonnements. Le drapeau tricolore français souvent hissé fait place au drapeau patriote dont la signification des couleurs est débattue et sur lequel l'ajout de symboles est le signe d'une relative indétermination. Si l'on ne s'est pas encore levé pour en appeler à

-
2. Y. LAMONDE, *Aux quatre chemins. Papineau, Parent, La Fontaine et le révolutionnaire Côté en 1837 et 1838*, (à paraître).
 3. CÉLINE CYR, « Bibaud, Michel », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 8, Université Laval/University of Toronto, 2003–, consulté le 14 sept. 2017, http://www.biographi.ca/fr/bio/bibaud_michel_8F.html.

«l'homme d'idées bas-canadien», comme Emerson l'a fait avec «The American Scholar» en 1837, on cherche une représentation symbolique de soi en poésie, dans la littérature feuilletoniste et romanesque, dans un drapeau. On cherche à donner voix de façon soutenue à une expression non plus seulement individuelle de soi, mais à une expression publique de soi à travers une sociabilité qui dirait à soi et aux autres ce qu'est le Canadien, ce à quoi il aspire.

La sociabilité

Les anglophones de la colonie se sont déjà regroupés autour d'intérêts pour l'histoire, la littérature et les sciences; ils ont créé, selon des modèles métropolitains adaptés à la colonie, la Quebec Literary and Historical Society (1824) et la Montreal Natural History Society (1827). À Montréal en 1828 et à Québec en 1831, ils ont organisé un Mechanics' Institute, des classes et une bibliothèque utiles à la formation d'artisans et d'ouvriers requis par l'industrialisation en essor.

L'habitus du rassemblement, de l'assemblée est prégnant: depuis 1792, la Chambre d'assemblée est le forum colonial. Mais c'est au moment où se forment des associations patriotiques – la Société Saint-Jean-Baptiste (1834) chez les Canadiens, la Saint Patrick (1834) chez les Irlandais, la Saint George Society (1835) chez les Anglais, la Saint Andrew's (1835) chez les Écossais, la German Society (1835) – que se moule le creuset dans lequel va se couler une préoccupation associationniste chez les francophones. L'habitus des assemblées populaires patriotes à compter de mai jusqu'à décembre 1837 activera ce besoin et la conscience de sa force⁴.

La Société Aide-toi et le ciel t'aidera (1834)

C'est la Société Aide-toi et le ciel t'aidera qui donnera littéralement naissance à la Société Saint-Jean-Baptiste et à la célébration de la fête patronale des Canadiens français le 24 juin, tout comme elle contribuera au formatage d'associations littéraires sporadiques qui mèneront à la Société des Amis et à l'Institut canadien de Montréal dix ans plus tard.

Une convocation pour le samedi 8 mars 1834 à l'hôtel Nelson de Montréal propose l'organisation d'une société conçue «pour s'y habituer à écrire et y prendre

4. Y. LAMONDE, «La sociabilité et l'histoire socio-culturelle : le cas de Montréal (1760-1880)», (1987), dans Y. LAMONDE, *Territoires de la culture québécoise*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1991, p. 71-104.

le goût de l'étude⁵ ». Les règlements prévoient la tenue d'une réunion le premier samedi du mois où les membres, ballotés lors de leur admission, présentent à tour de rôle un essai sur la politique ou la littérature. Outre la présentation d'un essai, chaque rencontre offre une discussion sur un sujet prévu. On voit bien par ces types d'activités que cette Société est formellement à l'origine du genre que sera l'association « littéraire » ou culturelle que nous connaissons. Ludger Duvernay est élu premier président, Louis Perrault, vice-président et Louis-Victor Sicotte, secrétaire-trésorier.

Les « santés » ou « toasts » offerts à l'occasion d'un dîner en hommage au secrétaire Sicotte en 1834 donnent des indices sur l'orientation intellectuelle et politique de la Société. Des santés « au peuple, source primitive de toute autorité », à « la Chambre d'assemblée notre seule espérance », à Papineau « défenseur des droits du peuple », à Viger et à Morin « nos agents en Angleterre pour leurs sacrifices pour la cause de la patrie », à « la chute du Conseil législatif et de l'Aristocratie », « au Doyen de la Chambre Louis Bourdages, à Joseph Papineau, Doyen des notaires et à Bonaventure Panet, ces deux seuls survivants du Premier Parlement », ces santés indiquent une proximité de la politique patriote et une évidente conscience historique. D'autres « santés » à « Nos voisins et [aux] institutions républicaines », à « Waller, Tracey et aux victimes du 21 mai [1832] », à « O'Connell et aux enfants de l'Irlande qui font cause commune avec nous », à « William Lyon Mackenzie et à nos amis du Haut-Canada » donnent de la Société une image d'ouverture à la situation coloniale et internationale. Une « santé » au clergé canadien suggère qu'il « sera soutenu en faisant cause commune avec le peuple⁶ ».

On prévoit organiser des sociétés de ce type dans chaque comté du Bas-Canada. C'est le même Duvernay, président de la Société Aide-toi et le ciel t'aidera, qui organise le 24 juin la célébration de la fête nationale et patronale, le jour de leur fête patronale, saint Jean Baptiste, et dont *La Minerve* du 26 juin dont il est le propriétaire et directeur rend compte. Les « santés » portées y sont à peu près les mêmes⁷ et George-Étienne Cartier y ajoute une chanson de son cru, « Ô Canada, mon pays, mes amours », dont *La Minerve* du 29 juin 1835 publiera les paroles.

5. Louis-Victor Sicotte et le D^r La Bruère à Pierre-Claude Boucher de La Bruère, 26 mars 1834, cité dans MONTARVILLE BOUCHER DE LA BRUÈRE, « La Société Aide-toi et le ciel t'aidera », *Bulletin des recherches historiques*, XXXIV, 2 (février 1928), p. 107-111.

6. *Ibid.*

7. https://fr.wikisource.org/wiki/Banquet_de_St-Jean-Baptiste

Duvernay décrit ainsi l'ambition des deux sociétés qui naissent à trois mois de distance :

Formons des sociétés patriotiques qui soient comme le foyer d'où sortiront les lumières qui doivent guider nos compatriotes. Que dans les cités, les vrais patriotes se rassemblent dans un local désigné, que là dans le calme de la réflexion, on discute les meilleurs moyens de remédier aux maux que nous prévoyons; que les membres les plus éclairés se présentent à chaque réunion, avec un discours, une pièce de vers de leurs inspirations et propres à entretenir, à ranimer le feu sacré de l'amour de la patrie, soit en éclairant la conduite de nos gouvernants, soit en accordant un juste tribut de louanges aux éloquents et braves défenseurs de nos droits, aux Papineau, aux Bourdages, aux Viger etc. Que cette patriotique association se propage dans les villages, que de nombreuses ramifications s'étendent jusque dans les campagnes, y portent la sève précieuse de l'amour de l'indépendance [...].

Il s'agit bien de sociétés patriotiques à vocation littéraire.

Mais ce mouvement associationniste inquiète les autorités religieuses. Serait-ce qu'on voit un rapport avec la Société Aide-toi et le ciel t'aidera, fondée en France et proche du journal libéral *Le Globe* qui a participé à la Révolution de juillet 1830? Le 2 juillet 1834, *L'Ami du peuple, de l'ordre et des lois* des Sulpiciens identifie la Société Aide-toi et le ciel t'aidera au patriote Thomas Storrow Brown et «aux anciens clubs révolutionnaires».

L'intensification du débat politique et de ce patriotisme associatif, de même que l'exemple des sociétés secrètes européennes, expliquent l'échange virulent qui se tient en 1837 à propos des associations. Un essai sur l'éducation présenté devant les membres de la Société Aide-toi et le ciel t'aidera et dont rend compte *La Minerve* du 20 mars 1837 met le feu aux poudres. Se référant aux *Paroles d'un croyant* de Lamennais, dont Duvernay avait publié une édition pirate en mai 1836, l'auteur regrette «le stationnaire» qui est «la maladie secrète de notre société»; il prétend que «l'existence industrielle et scientifique [...] manque à notre existence et la fait éphémère et sans force. Nous vivotons. Il n'y a pas assez de chaleur et de soleil pour féconder les germes de croissance jettés épars sur notre sol». Le conférencier attribue l'absence d'industrie et de science aux prêtres qui «ne peuvent être capables d'instruire les masses» et souhaite que «notre engourdissante éducation soit améliorée».

Dans *L'Ami du peuple* du 27 mars, M^{gr} Lartigue alias «Un Trifluvien», n'apprécie guère cette «tirade contre l'éducation» et ce «charlatanisme libéral»; il ordonne: «Cessez surtout de régenter magistralement la société civile, qui ne vous y appelle pas, et n'a aucun besoin de vos services; rentrez dans les souterrains de votre Association secrète, si le gouvernement est assez insouciant de sa propre conservation pour vous laisser impunément miner le Trône et l'Autel». L'abbé

Joseph-Sabin Raymond du Séminaire de Saint-Hyacinthe alias « Un jeune Canadien », prend le relais; reconnaissant qu'«aujourd'hui la plume de l'écrivain et la parole de l'orateur sont les plus hautes puissances sociales», le jeune admirateur de Lamennais tente aussi d'associer la Société Aide-toi et le ciel t'aidera aux sociétés secrètes: «Car quel rapport de principes et de mœurs y a-t-il entre elle et les Carbonaris d'Italie, les 'descamisadas' d'Espagne et ces clubs de la France?» Prenant soin de rappeler que la nationalité est «un mot électrique qui met en commotion jusqu'aux dernières fibres de notre cœur», l'abbé estime que le peuple «saura ce qui peut assurer sa vie de peuple, son existence de nation» et que «ce sera à la lumière de la vraie science mise en état de lucidité par le soleil du christianisme que l'on connaîtra les moyens de perfectionnement social». Les «fibres» de la nationalité allaient devoir être réchauffées par le «soleil du christianisme⁸».

La Société littéraire n° 1

La réaction cléricale confirme l'existence de la Société Aide-toi et le ciel t'aidera encore en 1837. Une autre association, la « Société littéraire n° 1 », existe-t-elle simultanément, de façon plus discrète. Denis-Émery Papineau, fils de Denis-Benjamin, frère de Louis-Joseph, fait référence à des membres de cette société le 19 mars 1837 tout en se moquant de lui-même comme « Monsieur le secrétaire de la société littéraire ». Quelques jours plus tard, il parle de la « Société centrale⁹ ». À son cousin Lactance, il précise que l'éducation sera un sujet traité à la « Société littéraire, branche n° 1 », qui compte une quinzaine de membres en avril; on en est même à porter le sceau de la société chez un imprimeur¹⁰. Un autre cousin, Amédée, est « agent de la Société n° 2 » et différentes compositions lui ont été remises, « dignes d'entrer dans le cartable¹¹ ». On s'est donné un sceau, on se donne bientôt une devise, qui est aussi un objectif, « Constantia omnia vincit », la constance triomphe de tout¹². On a alors en main un certain nombre d'essais¹³, mais les assemblées populaires patriotes commencées le 7 mai captivent l'attention des enfants Papineau, ce qui n'empêche pas Amédée de présenter un

8. « Observations sur un article à la Société Aide-toi et le ciel t'aidera », *La Minerve*, 10 et 24 avril, 5 mai 1837; original aux Archives du Séminaire de Saint-Hyacinthe, maintenant Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe, manuscrit 31/3, correspondance Raymond, chemise 43.

9. D.-É. Papineau à Amédée Papineau, 19 et 27 mars 1837, BAnQ-Q, fonds Famille Papineau, P417/12,5.1.

10. D.-B. Papineau à Lactance Papineau, [avril 1837], BAnQ-Q, P417/12,6.1.2.

11. D.-É. Papineau à Amédée Papineau, 30 avril 1837, BAnQ-Q, P417/7,3.1.2.

12. D.-É. Papineau à Lactance Papineau, 12 mai 1837, BAnQ-Q, P417/12,6.1.2.

13. D.-É. Papineau à Amédée Papineau, 30 mai 1837, BAnQ-Q, P417/7,3.1.2.

texte littéraire devant la Société littéraire n° 1¹⁴. La Société Aide-toi, et le ciel t'aidera vivote et en janvier 1838 Denis-Émery constate avec Lactance que des « circonstances bien déplorables pour le pays ont fait dissoudre la Société littéraire¹⁵ ». Amédée est déjà en exil aux États-Unis.

L'expérience de la vie associative étatsunienne d'Amédée Papineau (1838-1841)

Comme le précise son *Journal d'un Fils de la Liberté*¹⁶ trois mois après son exil comme son père aux États-Unis, Amédée se familiarise avec l'univers des associations. Il va consulter des journaux disponibles au *News Room* (Chambre des Nouvelles) d'Albany (2.3.38). Il assiste à des *lectures* ou conférences publiques à l'Église baptiste de Saratoga sur le magnétisme et le galvanisme (26 et 27.3.39). À New York, à l'Église universaliste, il entend une conférence illustrée grâce à la lanterne magique sur l'astronomie et le monde microscopique (14.8.39). Il connaît l'existence d'un *Lyceum* à Saratoga (24.11.39) et y assiste à une conférence sur le gaz hilarant (*exhilarating gas*) le 26 décembre 1839¹⁷. Amédée est un assidu de la Young Men's Association of Saratoga. Il y entend une conférence du docteur Potter sur Washington (27.1.40), une autre par une figure du jeune mouvement transcendantaliste, le D^r Channing de Boston : « C'est un philosophe et un chrétien, mais un vrai chrétien », note-t-il dans son journal le 9 juin 1840. Engagé dans les rébellions dont il s'est fait le chroniqueur assidu, Amédée assiste au Debating Club de l'Association des jeunes gens de Saratoga à un débat sur la question « Les griefs imposés sur les provinces canadiennes justifiaient-ils leur récente révolte? » (2 et 9.2.41). Les conférences se succèdent : celles d'un certain Bronson sur l'élocution et l'art oratoire (1.4.41), d'un autre *lecturer* sur la phrénologie qu'il trouve « très insignifiante » (12.4.41) et deux jours plus tard celle du révérend McCloskey sur l'amour de la patrie dont il dira qu'il « n'est pas de ces prêtres qui nous parle du 'droit divin des rois' » (14.4.41).

14. D.-É. Papineau à Amédée Papineau, 7 et 14 juin 1837, BAnQ-Q,P417/7,3.1.2 et BAnQ-M,P7/2,24/2-55 ; A. PAPINEAU, « Littérature canadienne », *Le Glaneur*, juillet 1837, p. 119-121.

15. D.-É. Papineau à Lactance Papineau, 3 janvier 1838, BAnQ-Q,P417/12,6.1.2.

16. AMÉDÉE PAPINEAU, *Journal d'un Fils de la Liberté (1838-1855)*, texte établi avec introduction et notes par Georges Aubin, Sillery, Septentrion, 1998.

17. Sur le sujet, l'ouvrage pionnier de CARL BODE, *The American Lyceum: Town Meeting of the Mind*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1968.



Amédée Papineau en 1841, d'après un daguerréotype. (Collection famille Bourassa)

À New York, le libraire parisien Édouard Bossange, fils d'Hector Bossange, ami de la famille, l'introduit à un News Room (23.6.41). Amédée assiste à « l'oratio » d'un autre « transcendantaliste », Orestes A. Brownson, ami de Thoreau et d'Emerson et le qualifie « d'apôtre distingué de la démocratie du christianisme » (23.6.41).

Entre-temps, son cousin Denis-Émery l'a informé de l'établissement à Saint-Hyacinthe d'un Cabinet de lecture ou salle de nouvelles (7.4.40). Un moment à Paris avec son père, qui y est toujours en exil, il fait la connaissance d'Alexandre, philanthrope et promoteur des échanges culturels internationaux, et fait un rapport à l'Athénée devant la colonie des Américains de Paris sur son voyage récent aux États-Unis (27.3.43). De retour à Montréal, il visite le Montreal Newsroom avec ses cousins Louis-Antoine Dessaulles et Denis-Émery Papineau et un ami ; un plan de Paris en relief y est exposé (11.9.43).

Le moment Vattermare à Montréal et à Québec (1840-1841)

Après la disparition de la Société Aide-toi et le ciel t'aidera en 1838 et au moment où Amédée Papineau découvre le monde des associations culturelles en Nouvelle-Angleterre, le passage du philanthrope et ventriloque-homme de spectacle français Alexandre Vattermare à Montréal et à Québec occasionne une prise de conscience de l'intérêt pour les associations. Promoteur d'un système interna-

tional d'échanges de livres et de périodiques, Vattemare a aussi plaidé en Europe et aux États-Unis en faveur de la fondation de bibliothèques et de lieux culturels¹⁸.

Entre novembre 1840 et mars 1841, Vattemare remue ciel et terre à Montréal pour activer la fondation d'un Institut national qui regrouperait la Montreal Natural History Society, le Mechanics' Institute et la Montreal Public Library. Un comité essentiellement anglophone du Bureau du Commerce obtient du Conseil Spécial, qui s'est substitué à la Chambre d'assemblée au moment des rébellions, une autorisation d'emprunt de 50 000 livres pour la ville. L'Institut serait alors sous financement et responsabilité municipaux¹⁹.

À Québec, le projet de Vattemare est aussi de réunir la Quebec Literary and Historical Society, le Mechanics' Institute et la Public Library et d'ériger un édifice qui logerait une bibliothèque, un musée d'histoire naturelle, une galerie de tableaux, une salle d'exposition, un cabinet de physique et un amphithéâtre. Les francophones y voient une occasion de redonner une vocation au vieux Collège des Jésuites du temps du régime français. À une grande assemblée, le 2 mars 1841, Vattemare fait un discours reproduit par la presse entre le 5 et le 9 au moment où il quitte le Bas-Canada pour Boston. La ville ne donnera pas non plus suite au rapport d'un Comité de 83 personnes.

Le contexte d'après-rébellions et d'opposition généralisée des Canadiens français au projet d'Union ne favorise guère cette initiative qui ne concerne que des institutions anglophones qui, de surcroît, tiennent à leur autonomie. Vattemare a sans doute perçu des difficultés sans en prendre la mesure. Mais il est clair que le modèle de Vattemare, déjà appliqué dans des associations anglophones, inspirera bientôt le milieu francophone. *La Minerve* du 8 juillet 1847 fera d'ailleurs le lien entre le projet de Vattemare de 1841 et l'Institut canadien en plein développement.

La Société des Amis (24 novembre 1844)

C'est dans ce contexte et avec sa familiarité étatsunienne du phénomène des associations littéraires qu'Amédée Papineau fonde avec d'autres la Société des

-
18. CLAUDE GALARNEAU, « Le philanthrope Vattemare, le rapprochement des 'races' et des classes au Canada : 1840-1855 », dans W. L. MORTON (dir.), *Le bouclier d'Achille / The Shield of Achilles*, Toronto, McLelland and Stewart, 1968, p. 94-110; Élisabeth REVAI, *Alexandre Vattemare. Traité d'union entre deux mondes*, Montréal/Paris, Bellarmin/Desclée de Brouwer, 1975, chapitre II; PIERRE-ALAIN TILLIETTE et EARLE HAVENS (dir.), *L'Ambassadeur extravagant. Alexandre Vattemare, ventriloque et pionnier des échanges culturels internationaux*, Paris, New York et Boston, Paris bibliothèques- Le Passage-Boston Public Library, 2007.
19. *L'Aurore des Canadas*, 18, 19, 31 décembre 1840, 26 et 29 janvier 1841.

Amis²⁰. On trouve précisément la chronique de la fondation de la Société des amis dans son *Journal d'un Fils de la Liberté* qu'il poursuit à son retour d'exil. La fondation de cette société est intimement liée à la sociabilité dominicale : « Dimanche, 24 novembre 1844. Visites chez Romuald Cherrier, les Lamothe et M. Alfred Larocque. À 2 h, réunion d'une vingtaine d'amis à l'étude d'Émery pour fonder une société philosophique ». Denis-Émery (1819-1899) est, on le sait, le fils de Denis-Benjamin Papineau, frère de Louis-Joseph. Reçu notaire en 1841, il est notaire de la ville de Montréal à compter de 1843.

Amédée poursuit :

Résolutions prises à cet effet, un comité nommé, etc. Il est résolu d'inaugurer cette fondation demain, fête de Sainte-Catherine, une fête nationale, par un dîner.

Le lendemain, la sociabilité se porte au restaurant et Amédée, chroniqueur, consigne les noms et professions des fondateurs :

Lundi, 25 novembre. À 9 h p.m., nous nous réunissons une quinzaine au restaurant français de Vassass et Helouis. À 10 h, nous nous mettons à table. Émery Papineau, notaire, président ; Dorion, avocat, vice-président. Autant vaut donner la liste, pas qu'il soit important de connaître les convives, mais les fondateurs de la Société philosophique des Amis : D.-É. Papineau, prés. ; Dorion, vice-prés. ; Rouër Roy, avocat ; Henry Bourret, do ; J.-B.-[Lactance] Papineau, médecin ; Arthur Lamothe, avocat ; Maurice Laframboise, ditto ; Charles-J. Coursol, ditto ; Boyer, médecin ; Tavernier, ditto ; Olivier, avocat ; Euclide Roy, étudiant en loi ; L.-J.-[Amédée] Papineau, avocat et P.B.R. ; Jules Berthelot, avocat ; Pierre McDonell, ditto ; Guillaume Lévesque, ditto ; Rochon, ditto et député-shérif.

La sociabilité se poursuit tard dans la nuit jusqu'au au petit matin :

Dès minuit, l'équilibre manqua chez plusieurs, au point que les officiers et la moitié des amis, moi du nombre, nous retirâmes, pour ne pas faire orgie. Quelques-uns de nous s'allâmes coucher. Émery et moi, et M. Dorion, allâmes faire promenade au clair de lune superbe qu'il faisait. Puis retournâmes au Caveau, d'où nous ne pûmes entraîner « la vieille garde », comme ils s'appelaient dans la chaleur de leur excitation, qu'à 2 h du matin²¹.

Trois semaines plus tard, le 17 décembre, l'Institut canadien de Montréal est fondé. Plaçons un signet ici ; il faudra y revenir compte tenu de la place qu'a prise l'Institut canadien de Montréal dans l'histoire du phénomène associatif québécois.

20. Deux sources principales facilitent l'histoire de la Société des amis : le fonds Louis Hugué-Latour (B-20 et B-21) aux archives des Jésuites au Canada (Montréal) et *La Revue canadienne* (1845-1848) fondée par Louis-Octave Letourneau et voix non officielle de la Société des Amis.

21. AMÉDÉE PAPINEAU, *Journal d'un Fils de la Liberté*, op. cit., p. 662.

Dans une lettre à son père en exil à Paris, Amédée évoque la fondation de la Société des Amis :

Et je me suis agrégé à un club que viennent de former les jeunes gens de profession, qu'ils appellent 'La Société des Amis' et qui promet de faire du bien. Deux fois par semaine, nous nous réunissons pour des lectures, discours ou discussions sur toutes les branches de la science ; et les autres soirées de la semaine sont des assemblées amicales pour la conversation, les nouvelles, les jeux de dames et d'échecs, etc. Nous sommes déjà 25 membres, avons trois pièces, une quinzaine de journaux, revues, etc.

Il en dégage la signification pour la jeunesse du pays :

C'est un heureux commencement. La jeunesse de Montréal, dissipée et peu studieuse, avait depuis longtemps besoin d'une pareille institution. Aussi la proposition en fut-elle accueillie avec enthousiasme. Et nous espérons avec le temps, au moyen de membres correspondants et honoraires, étendre des ramifications sur toute la surface du pays et agrandir beaucoup le cadre de nos travaux.

À propos de la nouvelle *Revue canadienne*, il précise : « Un des amis, [Louis-Octave] Letourneau, établit en même temps une revue qui pourra servir de bulletin à nos savantes productions. En un mot, voilà un nouveau germe et signe de progrès. Saluons-le avec espoir²² ».

En mars 1845, Amédée tente de situer l'initiative à son père :

Cette torpeur, intellectuelle et physique, que vous reprochez avec justice au pays, et qui le distingue si éminemment, fait chaque jour le sujet de nos observations et conversations, à Émery, Lactance et moi ; et elle est telle que la Société des Amis, que nous sommes parvenus à fonder et à maintenir pendant déjà 4 mois (!), et leur organe, la *Revue canadienne*, qui ensemble ont encore si peu fait, sont néanmoins des progrès et innovations si extraordinaires que leur réputation s'étend comme un immense brasier tout le long du Saint-Laurent, et étonne le pays. L'on nous salue déjà : 'Cette brillante jeunesse qui fait la joie et l'espoir de la Patrie'.

Il précise à son père qu'on les a baptisés « le jeune Canada », rappel des Jeunes-France contestataires des années 1830²³.

Les membres et les activités de la Société des amis

Ce sont d'abord et avant tout de jeunes avocats qui se réunissent dans le bureau du jeune notaire Papineau pour lancer la Société des Amis ; ils constituent 13 des 18 fondateurs auxquels il faut ajouter deux notaires et trois médecins

-
22. Amédée Papineau à Louis-Joseph Papineau, 24 décembre 1844, AMÉDÉE PAPINEAU, *Correspondance*, texte établi avec introduction et notes par Georges Aubin et Renée Blanchet, Montréal, Michel Brûlé, 2009, tome II (1842-1846), p. 302.
23. Amédée Papineau à L.-J. Papineau, 25 mars 1845, *Ibid.*, p. 321-322.

(Annexe 1). Durant ses quatre années d'existence, la Société des Amis comptera 49 membres dont 30 avocats et notaires. En comptabilisant les sept médecins, ce sont 37 jeunes gens de professions libérales sur 49 membres qui animent la société.

La visibilité de la Société des Amis prend deux formes: la participation à des activités de sociabilité et la présentation d'essais par des membres aux membres. Cette sociabilité peut être interne et prendre la forme de soupers d'huîtres le 25 novembre, fête de Sainte-Catherine et date de fondation de la Société des Amis. La célébration peut se faire « aux salles de la Société, rue Craig²⁴ ». Elle peut être publique et consister en un événement d'un autre type comme le note Amédée: « Je me joins à la Société des Amis, qui assiste en corps aux funérailles de ce pauvre Des Rivières, à 9 h ce matin. Il est mort d'une maladie de foie²⁵ ».

Mais la grande forme de sociabilité est la participation à la célébration de la fête patronale de la Saint-Jean Baptiste qui a repris en 1843 après une interruption due aux rébellions. Sans surprise pour qui le connaît, Amédée se situe d'abord par rapport à cette société: « aujourd'hui nous pouvons tous assister à la célébration de la fête nationale. Quoique je ne sois pas membre de l'Association Saint-Jean-Baptiste et que je n'aie pas voulu m'y agréger, parce qu'elle est fondée sur des préjugés méchants, absurdes et impolitiques et sur des principes d'exclusion d'origines, et que moi, je veux considérer comme Canadien non seulement le descendant du Français mais tout citoyen né de quelque origine qu'il soit ». Ses réserves énoncées, il décrit la « procession »:

[C]omme la Société des Amis y assiste en corps, je m'y joins à la procession comme membre de la Société des Amis. À 8 h, la procession se forma à la cathédrale et défila dans l'ordre suivant: par les rues Saint-Denis, Bonsecours, Saint-Paul, Saint-François-Xavier et Notre-Dame, à l'église Notre-Dame, où se chanta la grand-messe solennelle. Programme. Drapeau britannique. Les enfants des Écoles chrétiennes avec leurs bannières. Musique de la Société de tempérance. Les pompiers avec bannières et drapeaux. Société de tempérance, avec bannières et drapeaux. L'Institut canadien avec ditto. Musique du 93^e régiment (Montagnards écossais). La grande bannière de l'Association Saint-Jean-Baptiste, supportée par lanciers et gendarmes.

Puis, il présente la société et ses symboles:

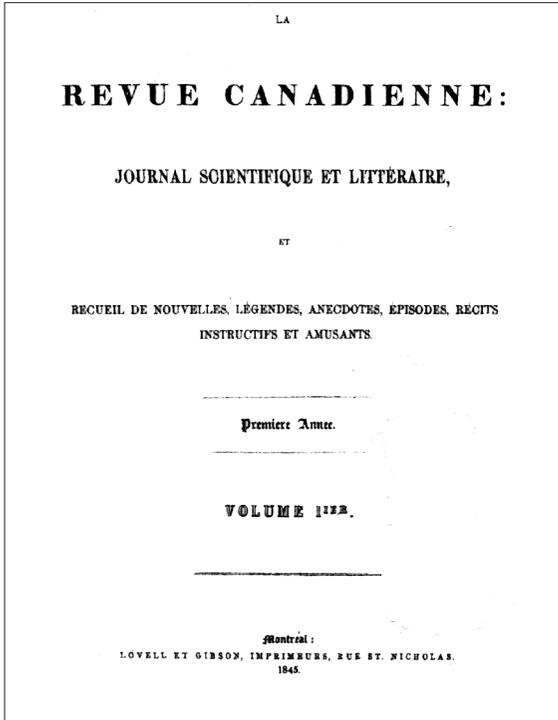
La Société des Amis, sans bannières ni oripeaux, un simple ruban blanc à la boutonnière, sur lequel sont imprimées deux mains jointes (union) et les initiales au-dessus des mains S.A. (Société des Amis) et, au-dessous des mains, les lettres répétées S.A. (Science, Amitié). Tous en pantalon, habit, cravate et chapeau noirs, en gilet et gants blancs. Au-dessous du ruban à la boutonnière, un bouquet de feuilles d'érable. Quoique peu nombreux (20 à 25

24. A. PAPINEAU, *Journal d'un Fils de la Liberté*, 25 novembre 1845, p. 698; 25 novembre 1846, p. 732.

25. *Ibid.*, 20 mars 1847, p. 743.

et deux de front), nous tranchions remarquablement dans la procession par la simplicité, la propreté et l'uniformité de notre costume²⁶.

L'année suivante, l'Institut canadien est aussi de la fête : « Belle procession où je figure dans les rangs de la Société des Amis, et grandmesse solennelle à Notre-Dame. Soir, bal de l'Institut canadien au Marché Bonsecours et d'où nous sortons en gens sages, Marie et moi, à 11 h²⁷ ».



Page de titre du premier numéro de *La revue canadienne* publiée en 1845.

Les essais présentés et publiés

Quelque 75 essais ont été lus à la Société des Amis et publiés dans *La Revue canadienne*. Les années 1845 (46 essais) et 1846 (15) furent les plus actives avec plus des trois quarts de la totalité des essais. À eux seuls, huit membres ont présentés 52 essais : Amédée Papineau (24), Georges Boucher de Boucherville (9), Louis Huguet-Latour (8), Joseph-Ubalde Beaudry (3), Guillaume Lévesque, L.-O.

26. *Ibid.*, 24 juin 1845, p. 684.

27. *Ibid.*, 24 juin 1847, p. 748.

Letourneux, Lactance et Denis-Émery Papineau chacun deux essais. Les frères et cousins Papineau furent particulièrement présents avec 28 essais, le tiers des essais présentés à la Société des Amis.

Trente essais, un peu moins de la moitié de tous les essais, ont porté sur l'économie politique et le nouveau système commercial de libre-échange. Neuf écrits littéraires ont fait l'objet de présentation et de publication, huit essais sur la météorologie, sept sur le droit, trois sur l'idée même d'association, deux sur l'instruction et deux sur l'homéopathie. Ces essais dont on connaît le texte ont paru dans *La Revue canadienne* dont il faut dire un mot de la signification culturelle de sa publication, *La Revue* qui lance en plus en 1846 l'*Album littéraire et musical de la revue canadienne*. Les journaux s'étaient multipliés dans les années 1830 pour être politiquement censurés en 1837 pour un certain nombre d'entre eux. Il faut les relancer, parfois selon une nouvelle ligne éditoriale, comme dans le cas de *La Minerve* de Ludger Duvernay, qui lance aussi un *Album littéraire et musical* de 1846 à 1851. Cette place faite aux idées et à la culture dans une presse d'un nouveau type est déjà un signe du décollage culturel. À la différence des revues de Michel Bibaud, *La Revue canadienne* encourage la Société des Amis et l'Institut canadien de Montréal ; elle offre une remarquable analyse de la situation du Bas-Canada au lendemain des événements de recherche d'indépendance, tout en promouvant une littérature canadienne et en ouvrant ses pages à la création littéraire. *La Revue* a le sens de l'évolution des mœurs et de la sociabilité qui accompagne les associations avec sa « chronique des salons » locaux, qui imitent celle du « journal des dames » de Paris. Si la nouvelle d'Europe y occupe une place habituelle, les États-Unis sont régulièrement présents avec, en particulier, des extraits du *Courrier des États-Unis* de New York.

La promotion des associations

La Revue canadienne publie nombre d'essais lus à la Société des Amis et à l'Institut canadien et fait dès sa fondation la promotion des associations. Guillaume Lévesque y publie (4.1.45) un essai sur « Les loisirs studieux » pour souligner son « entrée dans la Société des Amis ». Citant Chénier, Pline, Ovide, Byron, il présente l'étude comme « une maîtresse exigeante » et comme un « voyage qui ne finit jamais ». Les études font surtout « oublier les peines de la solitude ».

S'adressant à ses « amis », Amédée Papineau signe aussi un essai sur « notre cercle » (1.3.45). Comme pour tous ses essais sur l'économie politique, il signe uniquement de trois points en triangle, indicateur vraisemblable d'une appartenance à la franc-maçonnerie, qui peut expliquer la crainte des sociétés secrètes de la part du clergé catholique. Son essai se termine par une éloquente profession de convic-

tion sur l'importance de l'économie politique : « Elle démontre aux hommes qu'individuellement et collectivement leurs intérêts sont identiques et solidaires. Qu'il n'est qu'une famille humaine, qu'un intérêt, qu'une morale, qu'une justice, qu'une vérité, comme il n'est qu'un Dieu. Et elle nous guide ainsi à marche accélérée dans les voies de la Providence, vers ce centre et ce but de toutes choses, l'Unité Universelle ». Pour lui, l'esprit de leur « cercle » se trouve dans « la tolérance des opinions et des méthodes », dans « la foi dans la perfectibilité du genre humain » et son but, « c'est le développement intellectuel et moral de ses membres ; puis celui des masses populaires, et, par conséquence inévitable, quelque lente et graduée, le développement intellectuel et moral, social et politique de toute la nation ».

Amédée Papineau, qui a séjourné aux États-Unis et en France, juge pertinent de comparer :

Il est des pays plus favorisés que le nôtre, où les hommes trouvent mille ressources de jouissances rationnelles. Outre les joies de la famille et du cercle social, ils ont les vastes promenades, le spectacle des monuments modernes et des temples antiques ; ils ont le théâtre et l'opéra, les bals publics et privés ; ici, la bibliothèque aux deux millions de volumes, et le Louvre aux cinq mille tableaux et statues ; là, les cent chaires où ils puisent l'instruction universelle.

C'est parce que ce n'est pas le cas à Montréal qu'il faut créer et encourager « notre cercle » :

Mais nous, pauvre jeunesse de Montréal, qui n'avons pas les douceurs du ménage ; pas de théâtre ; pas un arbre, un gazon ; point de professeurs ; à peine un livre ! Que faire après le dur gagne-pain quotidien ? Oh ! pour un asile contre l'indolence et la léthargie ! donnez un point de réunion pour resserrer les liens d'amitié formés dans nos collèges, pour réveiller les sympathies studieuses de nos amis ! Ce cri de ralliement se fit entendre, et une réponse généreuse lui arriva de tous côtés.

Il décrit à ses amis la dynamique mise en place :

Nés d'hier, nos rangs sont d'une vingtaine. Une ample salle nous est en tout temps ouverte. Une quinzaine de gazettes et revues, indigènes et étrangères, sont suspendues à nos murs. La plupart ont déjà fourni leur premier tribut d'études, chacun selon son genre de talents et ses dispositions d'esprit. Plusieurs de ces essais méritent une plus grande publicité, et leur impression ferait honneur aux écrivains comme au cercle.

C'est cet « esprit de corps » de « notre cercle », qui « devra se ramifier de tous côtés » pour créer enfin « un type canadien dans le domaine de l'intelligence ». Tel est le sens véritable de l'entreprise que Paul-Richard Lafrenaye alias « Spes » endosse en parlant du « Progrès continu²⁸ » (7.6.45) qui permet de suivre « le char de la civilisation ».

28. Autres essais sur l'idée de progrès : ANTOINE-AIMÉ DORION, « Considérations sur l'histoire » (18.1.45) et P. [DENIS-ÉMERY PAPINEAU], « Histoire de la civilisation » (26.4.45).

La société canadienne en 1844

Une analyse stimulante de l'état de la société canadienne au moment où décolle le phénomène des associations en milieu francophone est offerte par le fondateur-directeur de *La Revue canadienne*, Louis-Octave Letourneux. Un premier texte intitulé « 1844 » (4.1.45) donne le diapason intellectuel de la génération qui sort des événements de quête de l'indépendance coloniale. Letourneux regarde l'année 1843 comme celle des divisions nationales et religieuses qu'il souhaite voir disparaître. Il faudra en 1844 « calmer les germes de discordes et de guerre civile » et prendre acte du fait que « les nationalités sont encore des religions autour desquelles les hommes se rallient au nom de tout ce qu'il y a de plus saint et de plus cher, les traditions du passé : les mœurs et le langage ». Il faudra, « bon gré mal gré », écarter « de toutes les discussions, ces allusions aux nationalités, comme aux religions diverses ». Un appel à une forme d'auto-censure sur deux motivations vitales de la population. Regardant l'avenir de haut, Letourneux observe qu'en « nous jetant ensemble sur cette terre, la providence a voulu que nous fussions un seul peuple ». Il urge selon lui de ne plus se tourner vers le passé, celui de la revendication patriote et des rébellions, « pour y trouver des actes d'accusation » ; « la répudiation du système d'hostilité » est la garantie « d'avancement et de prospérité pour le pays ».



L'avocat Louis-Octave Letourneux fonde *La Revue canadienne*, en 1844.

(J. Huston, *Répertoire national*, Montréal, J. M. Valois & cie, 1893, vol. 3, p. 290 h.t.)

L'essai de Letourneux sur « La société canadienne » (mai et juin 1845) est une autre analyse perspicace sur les changements en cours au Bas-Canada. Après avoir observé que la « brillante civilisation qui aujourd'hui se répand partout » et « efface chaque jour en passant quelque chose de nos mœurs primitives » et avoir

évoqué « notre ancienne noblesse » dans l'esprit qui sera celui de Philippe Aubert de Gaspé père dans *Les Anciens Canadiens* (1863), Letourneux revient sur la nationalité. Pour lui, elle « n'est pas seulement dans l'originalité des mœurs et des manières, dans la langue, la religion ; elle est encore beaucoup dans la chronique d'un peuple, dans ses légendes, dans ses traditions, dans ses souvenirs ; elle est aussi dans tout ce qui le distingue ». Autant d'aspects qui seront la matière de *La Revue canadienne* et de *l'Album littéraire et musical*²⁹.

Letourneux observe que les choses n'ont guère changé dans les campagnes, mais qu'avec l'essor du commerce anglais dans la colonie, qui a permis que des « petites sociétés [se donnent] bientôt des prétentions aristocratiques », Montréal et Québec ont une « apparence étrangère » avec « le flot envahissant des boutiques » et les rues éclairées au gaz. Face à ces changements, force est de poser la question : « Dans ces transformations de la vieille ville à la ville moderne, qu'est devenue la société d'autrefois, son allure, sa tenue, ses mœurs, et son esprit ? » Le constat est le même que celui qu'Amédée Papineau a fait dans son essai « Notre cercle » : « Voyez ce qu'il y a de pénible dans notre position ; nous sommes presque obligés de regarder avec regret les progrès de la civilisation dans notre pays, parce que dans les grands centres, dans les villes, ils nous enlèvent tout ce qui nous distingue comme un peuple et une nation à part ». Le changement a rendu l'isolement criant : « il n'y a aucun cercle [...] qui représente notre société. Chaque maison, chaque famille a ses intimes ; mais aucune maison, aucune famille ne reçoit chez elle, ne réunit sous son toit assez de monde et surtout de monde des divers états, des diverses professions, voire même des divers rangs, qui puissent tous ensemble donner l'expression de notre esprit, de nos mœurs, de nos manières et de nos allures ». Dans d'autres pays, un étranger qui veut connaître la société la trouve au théâtre, au concert, dans des cercles ou sociétés savantes. Chez nous, déplore-t-il, « il n'y a point de théâtres ; il n'y a pas de concerts, il n'y a pas de sociétés savantes, il n'y a pas de cercles. Il ne la verra donc nulle part, si ce n'est à l'église ». D'où la décomposition de la société « comme corps social » et l'urgence « de chercher quels peuvent être les destinées à venir des populations françaises en Amérique ». « Le temps et le flot de l'émigration » ont désorganisé la société canadienne-française et il faut renverser la tendance en adhérant « au mouvement commercial et industriel » et en se dotant de lieux de représentation de soi : « Il est urgent que nous ayons des réunions périodiques où les citoyens puissent se rencontrer sur le terrain neutre des salons, pour se voir, se connaître, pratiquer et cultiver ces rapports de société qui ont tant d'influence sur la nationalité, qui en resserrent toutes les fibres et en font un corps solide et ferme ».

29. Voir l'index de *l'Album* de 1846 dans *La Revue canadienne*, 29 décembre 1846.

La presse est aussi un vecteur nouveau de cette société en reconstruction. S'adressant à son lectorat et « Au public canadien » (9.1.46), Letourneux décrit comment le pape, les évêques, les gouvernements doivent recourir à la presse, « le chemin de fer de la pensée », « le daguerréotype vulgaire, mais fidèle de la fugitive actualité ». Il loge la société à l'enseigne de trois clés : « Éducation, Industrie, Progrès ».

Le besoin impérieux de la présentation et de la représentation de soi trouvera dans la promotion d'une littérature originale un autre lieu d'expression. La contribution de Louis-Auguste Olivier, « Essai sur la littérature en Canada » (25.1.45) et la publication de nombreux textes de fiction rendent compte de l'importance de la poésie et du récit bref dans la publication de Letourneux³⁰. À l'heure où aux États-Unis on se met à la recherche d'un « destin manifeste », Olivier place ce mot de Béranger en exergue à son texte : « ... et Colomb poétique, / D'un nouveau monde étalent les trésors ». Faisant observer que des écrivains avaient ici imité davantage que créé en peignant les hommes, les scènes et les mœurs de l'ancien monde, Olivier met le doigt sur la méprise : « Erreur doublement fatale, puisqu'en même temps qu'ils dépouillaient leurs œuvres du cachet de l'originalité, essentielle dans les ouvrages d'imagination, ils se trouvaient à lutter contre les grands maîtres d'Europe, lutte dans laquelle ils devaient nécessairement succomber... ». Et vingt ans après la publication de *Le Dernier des Mohicans* (1826) de Fenimore Cooper, Olivier esquissait les trames de futurs récits dans la description du fleuve, des forêts épaisses, des « combats de nos pères », du missionnaire, du Sauvage et de la « belle algonquine ».

Économie politique : le libre-échange commercial et intellectuel

Non seulement les 28 essais de présentation du *Traité d'économie politique* (1803) de Jean-Baptiste Say présentés et publiés par Amédée Papineau dans *La Revue canadienne* constituent plus du tiers des essais, mais ces analyses rendent surtout compte de la nouvelle sensibilité de la société bas-canadienne de l'époque. L'heure est à la connaissance et à la compréhension de la richesse des nations. L'analyste a connu les idées de Say au Séminaire de Saint-Hyacinthe où on avait mis l'économie politique au programme des études. Entre le 29 mars 1845 et le

30. GEORGES BOUCHER DE BOUCHERVILLE, « La tour de Trafalgar » (11.1.45); GUILLAUME LÉVESQUE, « De l'habitude de saluer les passants » (1.2.45); CHARLES-JOSEPH COURSOL, « La folle du Mont Rouville » (22.3.45), à titre d'exemples. De 1848 à 1850, *Le Répertoire national* de JAMES HUSTON en quatre volumes colligera nombre de textes littéraires et d'essais lus à la Société des Amis et publiés dans *La Revue canadienne*, signe du caractère inédit de ce périodique.

16 mars 1847, Amédée publie ses analyses des deux premiers livres de l'ouvrage de Say sur la production et la distribution des richesses. Capitaux, statistique, industries, terres, travail et division du travail, machines, commerce, droit de propriété, débouchés, produits coloniaux, monnaies sont exposés aux membres de la Société des Amis, qui doivent en plus comprendre les variations des prix, les revenus et leur distribution³¹.

L'heure est à l'abrogation le 15 mai 1846 des « corn laws » par l'Angleterre, loi de 1815 mise en place à l'initiative des grands propriétaires fonciers pour protéger les agriculteurs britanniques de l'importation de céréales du Nouveau Monde, moins chères. Fini donc le protectionnisme des colonies britanniques, bienvenus le libre-échange et la concurrence.

Le projet de loi est connu lorsque Georges Boucher de Boucherville présente son essai bien documenté, « Le nouveau système commercial³² » (24.4 et 1.5.46). C'est pour lui, qui avait vécu en Louisiane de 1839 à 1845, « une question d'économie politique si grave, sur laquelle roule la destinée prospère ou malheureuse du pays ». Boucherville se demande comment, avec ses grains et son bois, le Canada va supporter la concurrence des nations étrangères, y compris des États-Unis qui expédient à moindres frais de ses ports atlantiques. Le défi est aussi de trouver de nouveaux marchés que le protectionnisme n'avait pas incité à chercher, de choisir entre un commerce totalement libre et un système protecteur limité. Pour lui, le Bas-Canada est « un pays essentiellement destiné à devenir un pays manufacturier ».

Un certain « Jean » que les membres de la Société des Amis ont pu identifier aborde aussi la question du « Commerce libre » (10.11.46) qui révolutionne les esprits depuis un moment et oblige à concevoir « le progrès social par le développement extérieur de la société, par l'accroissement du bien être individuel au moyen de l'acquisition des richesses matérielles ».

Boucherville revient parler du « bill des céréales » en abordant la question du « Principe d'association. Sociétés en commandite » (*La Minerve*, 26.11.46). Il observe : « Il se meut au fond de la pensée de chaque homme quelque chose de vague, d'indéfini, espèce de sentiment précurseur de quelque grave changement dans l'organisation sociale, commerciale, ou politique de la province ». Boucher-

31. Deux autres essais portent sur l'économie politique: D[ENIS-ÉMERY PAPINEAU], « De l'influence du manque de récoltes pendant plusieurs années sur l'agriculture du pays » (12.4.45) et PAUL-RICHARD LAFREYNE, « Le revenu public » (14.6.45).

32. ANDRÉ LEMELIN, « Boucherville, Georges de », *Dictionnaire biographique du Canada*, www.biographi.ca

ville note « une tendance assez prononcée dans les esprits vers des idées de réformes commerciales et d'entreprises industrielles », signe que « le Canada marche vers le progrès ».

Dès 1843, on avait formulé au Bas-Canada dans une analogie heureuse la notion d'une convergence entre l'idée de l'échange appliquée au commerce et applicable à la culture : « [...] comme l'argent dans le commerce, les connaissances réunies forment un fonds dont les dividendes rapportent aux actionnaires des richesses qui ne coûtent presque aucun travail³³ ». L'échange, « l'entraide mutuelle » étaient au cœur du phénomène associatif ; avoir et savoir, économie et culture étaient conciliables.

Pendant ce temps à l'Institut canadien

La Société des Amis est fondée le 25 novembre 1844, l'Institut canadien de Montréal, trois semaines plus tard, le 17 décembre. Quelques membres de la Société des Amis se retrouvent à l'Institut : Antoine-Aimé Dorion, Paul-Richard Lafrenaye, Guillaume Lévesque, Casimir-Fidèle et Amédée Papineau, Louis-Victor Sicotte.

Dans le même laps de temps, on y fait 22 conférences publiques et 23 essais entre membres, pour un total de 45. La Société des Amis paraît donc plus active avec ses quelque 75 essais dont près d'une vingtaine par le seul Amédée Papineau. Moins littéraire que la Société, l'Institut est légèrement plus culturel avec ses conférences et essais sur les associations, les bibliothèques et la presse. Si Amédée Papineau est le porte-flambeau de l'économie politique à la Société des Amis, Étienne Parent de Québec l'est à l'Institut avec ses grandes conférences sur l'industrie, l'importance de l'étude de l'économie politique, le travail et le système d'éducation populaire faites de janvier 1846 à décembre 1848³⁴. C'est cette dernière ressemblance qui définit les deux associations, l'esprit de l'époque et ce nouveau « type canadien dans le domaine de l'intelligence ».

33. « Sociétés d'études », *L'Aurore des Canadas*, 17 mars 1843, tiré de *L'artisan*. Sur la promotion de l'idée d'association à l'époque, Y. LAMONDE, « Les associations au Bas-Canada : de nouveaux marchés aux idées (1840-1867) » (1975), dans Y. LAMONDE, *Territoires de la culture québécoise*, p. 105-116.

34. Y. LAMONDE, *Gens de parole. Conférences publiques, essais et débats à l'Institut canadien de Montréal, 1845-1871*, Montréal, Boréal, 1990, p. 147-149, 163-165 ; JEAN-CHARLES FALARDEAU a édité ces conférences, *Étienne Parent, 1802-1874*, Montréal, Éditions La Presse, 1975.

Disparition de la Société des amis

Au nombre de 46 en 1845 et de 15 en 1846, les essais déclinent en 1847 ; des sept essais présentés, quatre le sont par Amédée Papineau sur l'économie politique. La Société des amis vivote en 1848 et ne semble pas fusionner avec l'Institut canadien. Celui-ci connaît une crise sérieuse d'orientation liée aux positions de son président irlandais, James Huston, qui refuse que l'association tienne un vote de félicitations à Augustin-Norbert Morin, élu Orateur [Président] de l'Assemblée législative du Canada-Uni. Le conflit s'aggrave lors de la séance du 4 mai 1848, le jour même d'une élection décisive entre les tenants de Louis-Joseph Papineau, revenu d'exil et candidat, et Louis-Hippolyte La Fontaine, le réformiste en ascension. Rodolphe Laflamme, qui est élu, est de la mouvance de Papineau et des jeunes de *L'Avenir*, récemment fondé et voix non officielle des membres de l'Institut. La séance se termine par l'élection aux postes d'officiers de six des neuf membres qui sont de l'allégeance du journal libéral radical et par une bagarre aux poings, au Champ-de-Mars, entre Joseph Doutre, pro-*Avenir*, et Charles Belle, pro-*La Minerve*³⁵. Cette dynamique interne à l'Institut se produit durant une année où les polarisations s'exacerbent, ce que *La Revue canadienne* s'était proposé d'aplanir. Papineau est sur le point d'être marginalisé par les Réformistes de La Fontaine, les tenants d'une nationalité canadienne-française et héritiers des Patriotes mènent une ultime charge et les anticléricaux admirateurs des libéraux italiens émancipateurs sont montrés du doigt par M^{gr} Bourget qui défend le pape et les États pontificaux et s'attaquera bientôt à l'irrégion de *L'Avenir*. L'Institut canadien occupe dorénavant le champ tandis qu'une association catholique comme l'Œuvre des bons livres (1844) des Sulpiciens en suscitera d'autres comme le Cabinet de lecture paroissial ou l'Union catholique des Jésuites.

La Société des amis et les sociétés littéraires antérieures furent plutôt liées aux jeunes Papineau, tandis que le durable Institut canadien fut un peu plus diversifié dans son leadership. Si à l'Institut canadien, Parent reprend le thème de l'économie politique qu'avait mis de l'avant Amédée Papineau à la Société des Amis, c'est que l'effectif de l'Institut se diversifie et diffère de celui de la Société des amis. Le leadership de l'Institut demeure le fait de jeunes gens de professions libérales, mais la composition des membres fait comprendre l'intérêt durable pour l'économie politique. En effet, les marchands, négociants et commerçants (165), les commis (77) et les commis-vendeurs (69), au total 311 membres, constituent 30,7 % des 1011 admis à l'Institut canadien entre 1855 et 1883, sans compter

35. JEAN-ROCH RIOUX, « Les débuts de l'Institut canadien et du journal *L'Avenir*, 1844-1849 », mémoire de licence en Histoire, Université Laval, 1967, p. 40-46.

d'autres membres du secteur tertiaire qui s'identifient autrement. Les juges, avocats, étudiants en droit (133), les notaires (14), les médecins (45 dont 18 étudiants) et les ingénieurs (10) assurent la présence des professions libérales parmi les membres. Mais, la différence essentielle à noter réside dans le fait que les gens de professions libérales qui représentent 19,9 % (202 sur 1011) des membres, forment 34,1 % des officiers de l'Institut alors que les marchands et commis qui comptent pour 30,7 % des membres (311 sur 1011) ne sont présents qu'à 15,8 % dans l'administration de l'association. L'Institut doit parler au monde émergent du commerce³⁶ et confirme que le Bas-Canada bascule.

L'immigration britannique qui fait de Montréal et de Québec des villes majoritairement anglophones au milieu de la décennie 1830, l'échec de la résistance de 1837 et de l'insurrection de 1838, la vaine résistance au projet d'Union de 1840 et enfin la fin du protectionnisme britannique à l'égard de la colonie d'Amérique du nord créent une secousse et un moment de face-à-face incontournable. Les défis et les urgences deviennent criants, impératifs ; il faut sortir d'une « engourdissante éducation » et de l'isolement en promouvant l'entraide mutuelle à l'œuvre dans les cercles et les associations qui font leur apparition vers 1834 mais dont le développement est infléchi sinon différé en 1837 et en 1838. Le phénomène associatif décolle vraiment en milieu francophone en 1844 avec trois associations : l'Œuvre des bons livres, la Société des Amis, l'Institut canadien de Montréal. Une nouvelle presse périodique, la revue et l'album, accompagnent cet essor culturel.

L'association se veut le lieu de la représentation de soi tout comme une littérature canadienne le serait, tout comme le sont un récit historique ou un drapeau. Représentation de soi, mais aussi représentation de soi par soi dans une société dont il faut prendre la mesure avec des métaphores qui la décrivent, le chemin de fer, le daguerréotype. Cette représentation de soi ne peut pas ne pas inclure un souci de l'avenir, de la destinée qui est celle des sociétés françaises en Amérique. « Colomb poétique... ». C'est cette prise de conscience intellectuelle qui ambitionne de créer « un type canadien dans le domaine de l'intelligence ».

36. Y. LAMONDE, PETER F. McNALLY et ANDREA ROTUNDO, « Les bibliothèques et leur public », dans Y. Lamonde, Patricia Fleming et Fiona A. Black, *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2005, volume II (1840-1918), p. 274-275 ; sur cette question du *membership* et de l'auditoire dans le phénomène associatif aux États-Unis, MARY KUPIEC CAYTON, « The Making of an American Prophet : Emerson, His Audiences, and the Rise of Culture Industry in Ninetenth-Century America », *The American Historical Review*, 92, 3 (Juin 1987) : 597-620.

La prise de conscience a aussi été politique, mais elle devient économique avec l'arrivée du libre-échange qui bouleverse la colonie. De même qu'on avait dû se mettre aux traités constitutionnels anglais après la Conquête, on doit dorénavant comprendre l'économie politique, les principes qui font la richesse des nations modernes. Quand on voit dans des travaux la nouvelle prise en compte de la dimension économique des rébellions en amont³⁷ et qu'on observe en aval dans la dynamique intellectuelle un appel chez Amédée Papineau tout comme chez Étienne Parent à l'étude de l'économie politique, on soupçonne une piste de recherche à suivre. L'histoire économique est fort négligée depuis les travaux de Fernand Ouellet, de Jean-Pierre Wallot et de Gilles Paquet, mais une histoire économique comparée du Bas-Canada et des États-Unis durant les décennies 1830 et 1840 semble on ne peut plus prometteuse³⁸.

Yvan Lamonde

37. JULIEN MAUDUIT, « 'Vrais républicains' d'Amérique: les patriotes canadiens en exil aux États-Unis (1837-1842) », doctorat d'Histoire, Université du Québec à Montréal, 2016, à paraître ainsi qu'un collectif co-dirigé par le même auteur sur une lecture économique de 1837 et de 1838.

38. En particulier sur la question du capitalisme commercial, des banques, de la monnaie et de la circulation du numéraire; voir l'exploration pionnière de LOUIS-GEORGES HARVEY, « Banques, société et politique dans le discours politique d'Edmund Bailey O'Callaghan, 1833-1837 », *Les Cahiers des Dix*, 69 (2016), p. 251-279.

ANNEXE

Les 49 membres et leurs professions

* indique un membre fondateur

AVOCATS (26)

Joseph-Ubalde Beaudry
 *Jules Berthelot
 Georges-Prévost de Boucherville
 *Henri Bourret
 *Charles-Joseph Coursol
 *Antoine-Aimé Dorion
 A.-D. Dorval
 A.-N. Gouin
 J.-A. Hawley
 *Maurice Laframboise
 Paul-Richard Lafrenaye
 *J.-Arthur Lamothe
 J.-M. Lamothe
 Louis-Octave Letourneux
 *Guillaume Lévesque
 Thomas-Jean-Jacques Loranger
 *Peter L. McDonnell
 D.-P. Myrand
 *Louis-Auguste Olivier
 Gédéon Ouimet
 *Louis-Joseph-Amédée Papineau
 J.-C.-Alphonse Poitras
 *Louis-David Rochon
 *Euclide Roy
 *Rouer Roy
 Louis-Victor Sicotte

NOTAIRES (4)

L.-A. Huguet-Latour
 Louis-René Lacoste
 *Casimir-Fidèle Papineau
 *Denis-Émery Papineau

MÉDECINS (7)

Charles-E. de Boucherville
 *Louis Boyer
 Charles Painchaud
 *Lactance Papineau
 Hector Peltier
 *C.-F. Tavernier
 Joseph-Charles Taché

MARCHANDS/HOMMES D'AFFAIRES (5)

E.-C. Bourret
 Rodolphe Desrivières
 Isidore-Édouard-Candide Masson, seigneur
 J.-C. Robillard
 T. Sauvageau

DIVERS (7)

R. Cartier (profession inconnue)

Louis-Antoine Dessaulles, seigneur

P.-N. Dorion, architecte

François-Xavier Garneau, greffier et historien

W. Le Moine (profession inconnue)

L. Morin (profession inconnue)

Melchior-Alphonse de Salaberry, militaire et avocat

Résumé/Abstract

Yvan Lamonde (Membre émérite) *Créer ‘un type canadien dans le domaine de l’intelligence’ : la Société des Amis contemporaine de l’Institut canadien de Montréal (1844-1848)* [*Creating ‘a Canadian type in the field of intelligence’: the Société des Amis, contemporary of the Institut Canadien of Montreal (1844-1848)*]

L’histoire de la société-sœur de l’Institut canadien de Montréal, la Société des Amis, fait ressortir la trame économique et intellectuelle de la décennie 1840 : l’idée et la réalité du libre-échange. De même que les traités constitutionnels s’étaient imposés en 1791, les traités d’économie politique deviennent incontournables autant chez un Amédée Papineau que chez un Étienne Parent. Comme si on avait identifié une épistémè, une trame de changement.

*

The history of the sister society of the Canadian Institute of Montreal, the Society of Friends, highlights the economic and intellectual fabric of the 1840s: the idea and reality of free trade. Just as the constitutional treaties were imposed in 1791, the treaties of political economy become unavoidable as much for Amédée Papineau as for Étienne Parent. As if we had identified an episteme, a plot of change.